

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Maurice CHAPPAZ

Echos de la journée Chappaz :  
Conversation de juin 1998 avec les étudiants

Dans Echos de Saint-Maurice, 1999, tome 94a, p. 72-85  
Numéro spécial centenaire « Cent ans d'Echos »

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

# Conversation de juin 1998 avec les étudiants

## 1. *Le Rapport Bergier vous a-t-il surpris ?*

Le premier chapitre de 500 pages vient de parvenir aux journalistes...

Je remarque que pour la première fois un pays a demandé à des experts étrangers d'examiner ses propres archives. Et sur un temps de guerre. Une guerre d'anéantissement, valeurs et hommes, où l'épreuve du bien et du mal a été telle que chaque nation sélectionne son propre passé. S'accroche à une vérité officielle. Parfois va jusqu'à détruire certaines traces. Dans un pays voisin une bibliothèque d'archives a brûlé.

Nous nous risquons à la confession publique.

Les vérités des faits, chez nous, seront établies de façon indiscutable.

C'est de l'histoire brute sujette encore à une critique. Un jugement ne peut s'y formuler aussitôt.

Ce qui me frappe : l'acte de conscience que ce *Rapport* représente.

La morale rejoint la politique.

Mais puisqu'il y a politique il s'agit de situer ces faits dans un ensemble où se répercutent les faits de toutes les autres nations, nos partenaires.

La grande épreuve est traversée par une question :

Quelle foi et quel courage l'a emporté ? par quelles vertus pour finir avons-nous pu préserver l'île Suisse d'une invasion ?

Nous n'oserions pas ressortir les ombres, de terribles ombres, si une précise petite lumière n'avait pas prévalu de 1939 à 45.

Quelle bêtise de l'oublier !

Elle pourrait nous manquer dans le futur abîme.

Et nous ne respecterions pas notre âme véritable.

Mais cela signifie être lucide et non pas aveugle.

Toute péripétie et la logique de notre Histoire, les saisir.

## 2. *Qu'est-ce que la neutralité ? A quoi répond-elle ? Aujourd'hui ?*

La neutralité suisse n'est pas un hors-jeu personnel. Elle résulte du traité de paix de 1815 au Congrès de Vienne entre tous les Etats de l'Europe, Russie comprise, qui l'ont décidée et voulue dans leur intérêt

autant que dans le nôtre pour rendre plus viable l'Europe recréée après une guerre générale d'un quart de siècle.

La Suisse avait été le carrefour sanglant des armées.

L'îlot de paix avec droits et devoirs rendrait service à tous les Etats.

Ça a été notre chance. -Vaut-elle encore ?

Une Europe unie se constitue.

Cet intouchable îlot peut-il dans une situation nouvelle être utile à tous ? correspondre à des services assez nets pour être souhaitable ?

Peut-être. Attendons que le monde se bouscule.

Si la mondialisation, avec tous les intérêts égoïstes et les terrorismes qui s'y mêlent, se fait avec de sérieuses fractures qui seront celles de nouveaux empires de l'Occident et de l'Asie, et que des conflits inédits et imprévus se produisent, un petit pays dans la marge de paix qui resterait, sans liens rigides, avec un message, un devoir particulier de solidarité et de non-violence, pourrait être jugé fort utile et valoir plus que de l'or... Et courir des risques aurait un sens.

Cela répondrait à notre vocation.

Tant que le calme plat, la guerre froide ayant cessé, et qu'un arrangement commercial entre les Grands dure, elle ne semble pas s'imposer.

Ne la rejetons pas trop vite, deux siècles durant elle a été nécessaire et désirée.

Notre nation est une vocation qui est sa forme de la liberté. Que la vocation, cet extraordinaire sentiment de démocratie naturelle qui nous a engendrés, construits, dicte notre choix.

Neutralité ne signifie pas innocence mais une différence créatrice.

Je n'accepterais pas l'armée sans cette neutralité engagée dans le présent.

## UNE GOUTTELETTE DE PEUPLE ELU

Optique de Dürrenmatt : ... « *Nous parvenions à persuader tout ennemi potentiel que son intérêt le mieux compris consistait à nous laisser tranquilles. Attitude non morale et saine. Attitude sans grandeur mais politiquement intelligente, c'est certain. On a passé entre les gouttes sanglantes de deux guerres mondiales, manoeuvrant parmi les monstres. On s'en est toujours tiré. Jusqu'à la génération présente.* »

Justice, chap. I

Il y a deux actualités pour l'Europe : deux nationalismes.

Celui de la Suisse, celui de la Russie, qui est pile ou face l'autre civilisation (langue, écriture, religion, pouvoir) avec sa ligne de partage en Serbie. Notre Orient à comprendre.

Comment doit faire un peuple pour ne pas démissionner ?  
Où se situe la démission... ?

### **3. Vous-même quels sont vos rapports avec l'Or ?**

L'Or (majuscule de majesté) m'a toujours fait rêver. Et cela commence à sept ans, à l'heure de religion, à la petite école quand nous étudions *l'Histoire Sainte* : le veau d'or dans le désert adoré par le peuple qui s'échappait d'Égypte et rentrait chez lui en Judée après un siècle d'absence. Et il a fallu abattre ce veau d'or fait de bijoux fondus et assommer et étendre par terre ses fidèles avant de gagner la future patrie. Attendez... réduire en poudre l'idole, la mélanger à de l'eau et faire boire toute l'eau aux adorateurs repentis. Moïse les y a obligés. J'ai fait mienne cette histoire. Ensuite l'or réapparaissait avec les Rois mages, c'était à un enfant par une nuit d'hiver, au futur Christ qu'on l'offrait avec la myrrhe et l'encens ; les trois cadeaux, un parfum pour le cercueil, une fumée vers le ciel et le prix de cette terre.

Et à douze ans je prenais part à un autre exode avec Jack London, je suivais de toute mon admiration les chercheurs d'or, je vivais les ruées par monts, par vaux, les rivières furieuses, les lacs à demi glacés qui se ferment ou se rompent, les tempêtes de neige ; le col du Chilkoote pour entrer dans le Klondike je m'en souviens ! J'essayais de petits skis, même des raquettes, sur le Mont Chemin. Puis je tombais dans la rue à Martigny sur de vieilles dames qui cachaient sous leurs traversins une bourse avec des «Vreneli» et des «Napoléon». Et me les faisaient palper. Vingt ans plus tard, l'une d'elles, avant de mourir, qui lisait d'incroyables romans d'aventures et me les passait quand je lui rendais visite, me glissa la bourse dans la main. Et je me rappelle aussi que les émigrés qui portaient rattraper leur vie à l'étranger, dans les hôtels surtout ou en qualité de cochers, dans l'intention de retrouver après quelques années de lutttes le village natal et de reprendre, réaffermir « le bien », revenaient toujours avec une ou deux pièces d'or. Et si l'une de ces pièces subsistait, elle se transmettait de grand-père en petit-fils ou plus loin encore. Chez les paysans, la chose sacrée restait le pain, mais l'or signifiait la bouée de sauvetage de la terre (de la maison, du mayen) en cas de perte, d'infortune. Je mûrissais avec ces lueurs qui peuvent s'allier au meurtre, je le sais.

A l'école primaire j'apprenais qu'avec un gramme d'or, si on le réduisait en fil de l'épaisseur d'un cheveu, on pouvait encercler un village. Ficeler le monde, le mettre en paquets, ai-je appris plus tard. Oui, Messieurs.

Enfin je me retrouve tout un été à la veille de la guerre que nous pressentions au point de nous demander si cela valait la peine de prendre au sérieux une profession, je me retrouve à la quête des dernières mines d'or. Je remontais le Valais. J'ai pénétré dans les galeries effondrées et éteintes des fouilles de Gondo dans les Zwischbergen, mais j'ai pu visiter les mines en activité dans cette vallée de Macugnaga qui, de la plaine où coule la Toce, là où se reposaient les migrations d'oiseaux, se dresse et se ramifie jusqu'au Mont Rose. Plusieurs ouvertures : à flanc ou assez haut près des neiges. J'ai vu un ouvrier travailler presque en rampant dans une petite galerie, et je lui ai parlé, il arrondissait au pic un chenal, poursuivant un filon indiqué sur des roches. La silicose dans ces circonstances étouffait les plus braves. J'ai dormi dans un petit village dit le village des veuves, je les ai vues passer, songer en noir (à Pestarena sur la Piana dell'Oro...). Au terme, avec mon ami d'enfance Gilbert Rossa, l'ingénieur-directeur de la mine, de plusieurs mines (d'étroits kilomètres de ténèbres, des cheminées de ténèbres, pointant sous les glaciers) nous a présenté une petite brique moins grosse qu'une Bible, couleur de sable humide avec un reflet. A peine si ça siffle. « Nous en envoyons une semblable chaque mois à Milan (une banque, si je ne me trompe) qui la transforme une ultime fois. » Il me la fit toucher aussi comme la grand-mère de Martigny. J'en suis resté là, les mines fermèrent après la guerre.

Peut-être que les poèmes ont pris pour moi le sens de l'or. Il faut les extraire en rampant en soi.

Je trouve très juste aussi que les calices pour l'hostie et le sang soient en or. Et que celui qui l'offre ait donné sa vie au Seigneur. Il n'est plus que ce Verbe qu'il prononce et n'existe plus tout à fait dans la vie civile.

#### **4. *Votre écriture a-t-elle été enfantée par, liée à ce temps de la guerre ?***

Elle est liée à mes vingt ans qui éclataient avec elle. Tout ce qu'il y a d'obscur dans un commencement se mélangeait à un nuage, la catastrophe qui nous enveloppait sans nous toucher. Un miracle clair et sombre. Presque une devinette si le tragique s'en va.

Car ce fut une guerre sans guerre avec ce renversement pour moi que la société angoissait : la Suisse changeait étrangement de profession. Extraordinaire ! La société était mise en quarantaine. Nous étions tous mobilisés. Et dans l'armée active, oisive, ma tête planait au-dessus de l'eau. Plus de problèmes pour gagner ma vie et je n'étais requis qu'à mi-temps. Les congés... j'avais ma solde, j'étais assez Spartiate et j'avais

un asile entre mes vagabondages, très à mon goût au Châble, isolé et chaleureux chez mes tantes. L'homme pouvait aussi rester un enfant. Le monde autour de moi m'offrait sa dernière nature traditionnelle et sauvage. Les rêves étaient vivants.

Ce temps terrible me semblait vraiment les grandes vacances. Et j'étais tout à fait d'accord d'être soldat et de l'être, cas échéant, jusqu'au bout. J'étais partie prenante dans ce drame : Hitler ou nous.

Avant que ce soit la poésie ou l'argent...

En ce temps-là... Juste avant :

*« On ouvrait à midi, la radio pour les nouvelles. L'horreur approchait. Au milieu de l'après-midi, une voix saccadée, hurlante, étrangère à la nôtre, sortait des fenêtres ouvertes telles les flammes d'un incendie verbal. C'était le maître-chanteur de Nuremberg. »*

Georges Borgeaud  
Le Paradou

Nos fins d'adolescence écoutaient. Corinna Bille annonça à sa famille qu'elle s'était rendue chez un armurier de Sierre acheter un revolver.

## **5. La comédie de notre guerre, qu'est-ce qu'elle a à voir avec la poésie ?**

« Je n'ai rien à voir avec cette mascarade » s'étonnait Roud avec une fureur rentrée en brandissant une enveloppe grise. C'était dans sa maison, les vitres gelées, un après-midi à Carrouge, dans la grande tranquillité blanche de l'hiver peut-être en 1950, où, lui, avait reçu un « ordre de marche » de 2 jours pour diriger une inspection (les soldats s'annoncent, noter le fournement : les sacs, la capote roulée, le canon du mousqueton brille-t-il sans une pointe de rouille intérieure ?, et les 60 cartouches, les 3 aiguilles, la deuxième paire de pantalons, etc.) ; allée et venue des réservistes, de 43 ans à 60 ans, la landsturm de nos villes et villages. Roud avait été lieutenant en 1918, il avait commandé des dragons... « O l'arc-en-ciel là bas-penché sur l'Ajoie... Mon cheval est un irlandais, vaste et profond comme un navire... » et enfin il mit sur pied la Garde locale en 40. Et puis Gustave se rendait aux rendez-vous populaires à Mézières, à Chapelle. Aux courses de la petite armée, aux abbayes de tir où il observait, leur doigt sur la détente, « les porteurs de carabines d'une sensibilité presque malade », a-t-il écrit dans Haut-Jorat. La fête oui, mais pas recommencer la mobilisation ! Penser caserne.

- Votre uniforme tient encore ? (Je savais qu'il trouvait que la casquette lui allait bien...)

- Les souris s'en occupent au galetas, (silence) Je me refuse de le remettre. Puis il m'a souri et m'a récité un poème.

- C'est de Jean Cuttat, un autre lieutenant, votre camarade de Saint-Maurice, je suis sensible à ce rappel des frontières.

Le livre était ouvert sur sa table :

X. *Chanson aux frontières*

*Crispé dans le vent des frontières  
je pense à vous, ma douce mère.  
Un jour, un seul jour, vous revoir !  
Etre petit et maladroit !  
Mais les soldats n'ont aucun droit  
(ils n'ont jamais que des devoirs).  
Sous les averses, les bourrasques,  
aucune voix pour dire : Assez !  
aucune main pour nous bercer...  
Et le temps pèse comme un casque*

XI. *Chanson de sentinelle*

*Attendre... attendre sous la pluie...  
(Va-t-il pleuvoir toute la vie ?)  
Un soldat rêve à son linceul  
d'herbe et de boue entre ses larmes  
et quelqu'un songe qu'il est seul,  
(toujours plus seul) et tout en armes.  
Quand mourrons-nous mon capitaine ?  
Il pleut, il pleut. J'ai de la peine.  
Il pleut aussi dans mon poème  
où sont blottis tous ceux que j'aime.*

Ce sont Les Chansons du mal au coeur.

Optique de Frisch : «*Impression trente ans après : nous nous exerçons dans une légende. A l'époque déjà, de temps en temps on s'en doutait. La légende, elle, est restée.* »

Je referme son Livret de service.

Subsiste aussi l'absurdité et la tristesse, une nuit :

«*Roulez tambours*»

*Comme il n'obéissait pas à l'ordre, ayant bu, la sentinelle lui tira dans le ventre. C'était pendant la guerre. La gangrène s'en mêla.*

*... « Heureusement que le pasteur l'a entrepris..... - « On dit qu'il est bien repentant... ». L'autre se tord dans sa baignoire. La sentinelle, n'ayant écouté que son devoir, est acquittée.*

Philippe Jaccottet  
dans Au Pays, écrit en 1947

La poésie du temps de paix est la seule qui soit valable en temps de guerre. »

Ramuz  
Journal, fin 1939

Sous l'uniforme j'étais en train d'écrire Verdures de la nuit.

Mes poèmes suisses, guerre et après-guerre, de ces années-là ont jailli fin 1959, vingt ans après.

Ils existaient en moi.

Je m'étais engagé avec ceux qui croyaient.

Le coq a chanté à un moment social précis.

## **6. *Un artiste peut-il vivre sans reconnaissance sociale ? Les Prix comptent-ils ?***

Il est impossible de vivre sans amitié que l'on soit écrivain ou pas. Et celle des proches est primordiale.

Les visages qui vous aiment au foyer, les sourires de ces visages valent tous les honneurs.

Revenons à l'artiste : j'ai de tels exemples de persévérance, de solitude, de clins d'oeil, de traversées du désert et d'oeuvres patientes et fulgurantes. Alors si l'existence, le pur et simple souffle de l'existence, avec votre vocation, peut être sauvé par un second métier que l'on peut comprendre, voire par une seconde écriture, les traductions comme chez les Russes ou le risque d'articles ?... c'est courir sur les toits, gagner ici sa vie avec sa vraie plume ! il y faut à la fois une rapidité critique et une lumière intérieure qu'aucun vent du jour ne balaie, je dis bravo ! ou bien rapperché, reperché par des amis qui croient en vous, ou par une famille sans vanité qui vous soutient : c'est très beau. Quand ça boîte c'est assez amer. Mais autant que les pouvoirs officiels ne s'en mêlent absolument pas ! Les aides publiques sont de trop. Elles faussent l'aventure, vous entrez dans la cage. L'amitié reste une joie et un bénéfice.

Les Prix sont des signes.

Ils doivent être inattendus.

Il leur arrive de corriger tout à coup une situation.

La reconnaissance sociale peut être parfaitement absente pendant l'âge de création, pourvu qu'il y ait liberté sociale. Sympathie tant mieux ! J'ai frôlé la haine.

Mais vers la fin d'une vie, dans ce moment où l'ancienne famille est perdue, où tant d'amis s'en vont, où tant de deuils s'accusent et tant de faiblesse lamine, réprime votre corps en même temps que chantonne à peine encore l'inspiration qui vous a soulevé tout seul : elle devient très précieuse, elle devient une amitié.

La cité prend alors quelques aspects du foyer de votre jeunesse et de votre enfance. Il y a un ton, il y a un accueil autour de vous qui



s'accorde avec ce merci à la vie, une espérance toujours qui doit surgir en nous dans les pires circonstances.

Je suis reconnaissant de ce qui m'est arrivé.

Les Psaumes (XI, XII) disent à l'âme :

*Fuis, fuis comme l'oiseau*

*Arrête-toi à la parole de Dieu, c'est de l'argent pur*

*- argentum purgatum septuplum !*

### **7. Une oeuvre confinée au Valais peut-elle avoir une valeur universelle ?**

New York dans un livre, un poème ou un roman n'est pas plus universel qu'un village.

*Entre Denges et Denezzy,  
un soldat qui rentre chez lui.*

Ecoutez cette histoire d'une grand-mère russe, d'un musicien exilé et d'un poète (un grand poète) vaudois qui l'a refilée à deux petits villages inconnus de la Côte, relançant l'accent de ces petits villages : elle a fait le tour du monde. Chaque vie rêve le monde et la plus obscure est celle qui avance le plus loin, souvent.

Une oeuvre, c'est un style et un secret.

J'attire votre attention sur ceci, l'universel c'est non seulement l'espace : une diffusion, des traductions, une oeuvre qui passe, et passe avec saveur, dans une autre langue, c'est aussi l'éternité sur place, une durée. Disons : un livre qui serait lu, bien lu deux siècles après sa naissance dans son pays qui s'éloigne dans les neiges non loin d'un lac, l'Ardoise le nommions-nous ce lac, ce livre a certainement une part d'universel en lui.

Le livre serait comme le soldat qui rentre au pays longtemps après sa mort encore...

Le « local » qui tient deux siècles est un rien transcendant.

L'un ou l'autre de mes livres ? qui sait ?

*Entre Geesch et l'Abbaye  
un soldat qui écrit.*

Geesch c'est cet hameau sur le Haut-Rhône où lors de mes congés pendant la guerre m'investissaient de petits poèmes à l'instar d'un vagabond de Knut Hamsun et je me pensais peut-être, comme lui, un poète accompli. Geesch était très loin, isolé et proche dans une autre langue, en marge des postes, des gares, de tous fils d'or à une casquette et de tout chapeau noir ; seuls des paysans au coeur nu, une pente où mugissait le vent vers quelques grelots de chèvres d'une race presque himalayenne, leur flanc coupé en deux, tout noir, tout blanc, traînant de très longs poils aussi longs que l'hiver. Le trou d'une montagne sillonné par les bisces, s'obscurcissant, où je m'enfonçais derrière l'eau cristalline.

Dans le récit d'Hamsun (La dernière joie) où passe ce vagabond, on entend dans un hôtel une bribe de conversation entre un avocat et un professeur :

L'avocat : -... *La Suisse, ce pays prodigieux, modèle de tous les petits pays du monde. De telles conditions sociales, un pareil référendum...*

Le professeur : - *Un pays qui n'existe qu'en vertu de la miséricorde des voisins !... un enfant éternel, un pygmée né. Pour modèle à la Norvège ?*

Le professeur s'éloigne, il avait une barbe, dit Hamsun, comme une aurore boréale.

Je ferme la porte, la page. Je ris.

Ne donnons aucun alibi aux banques et aux affaires qui font toc-toc.

Les grèbes, le toc-toc des poules d'eau.

Je reviens à notre pays, à nos confins, à nos bouts de territoires qu'on parcourt en quelques heures.

Je n'ai jamais pu lire le journal dans le train entre Pully et Vevey. Ce que j'apercevais était universel. L'Eau où toutes les saisons déteignent en transparence, couleur de pierre ou d'ombre :

*Ardoise posée  
entre les monts violets  
striés de neige et de mouettes.  
Pas de verbe pour exprimer  
ta présence !*

Ce jet d'un poème d'Henri Gaberel (qui avait commencé à écrire en même temps que moi) vous répond-il ? vous interroge-t-il ? Irez-vous plus loin...

**8. *Votre regard sur le Valais est-il le même que celui qui court, coupe dans votre lettre au chanoine Saudan ?***

Oui, le même regard mais qui s'aventure plus loin. Ce regard a correspondu à une explosion d'adolescence et fixe une époque qui n'avait que quelques instants à vivre (quelques paires d'années). L'ancien Valais dont vous ne pouvez avoir une idée réelle, car il fallait vivre sur place quelque chose où l'on touchait sans cesse une sorte de paradis et de misère faisant bloc avec la nature.

Et cela c'était bouleversant, incarné dans chaque vie individuelle qu'on appelait collectivement la survie.

Dans la confrontation, le mariage paradis-misère, j'étais un privilégié.

Mais j'admirais les gens autour de moi et les énergies qui surgissaient. Et je me confondais à elles.

Tout, tout a disparu. J'ai crié.

Et aujourd'hui je suis sur le point de disparaître comme un arbre, plus vite qu'un arbre.

Parfois, participant encore à une histoire, je pense que l'Apocalypse s'approche, inscrite dans la trame des événements : tellement il y a puissance et déraison. Plus la pourriture. Quelle fin multiple ! presque consolante.

On est dépassé, emporté avec toutes nos visions.

Qu'est-ce donc que le Valais ?

Que signifie ma vie personnelle dont j'ai cru qu'elle avait un sens ?

Qu'est-ce que la nature va faire de la graine qui est Maurice ? où rumine, d'où s'échappe ma présence ?

Toutes les autres graines que j'ai connues, effacées, envolées, flotent autour de moi et en moi.

La parole du Christ brille et brûle.

Le passé et l'avenir ne se distinguent plus l'un de l'autre.

Je ferme les yeux.

Le Valais qui précède le chanoine Saudan devient une pierre précieuse. Je revois le Spitzberg où j'ai été, gris, saure, très près d'un blanc vague de banquise et courant vers le noir... Une dame dont la fonction m'échappe qui notait les climats m'a parlé du tremblement des fleurs lorsque la neige fuit. Pendant plusieurs jours, c'est un cyclone de

corolles jaunes, bleues, blanches. Une lumière s'échappe de la terre qui dégèle. Je me souviens du papillotement de linaigrettes isolées. On avait l'impression d'une attente, d'être nous-mêmes regardés, contemplés par la nature, par des pentes couleur d'ambre, d'aube en train de s'évanouir. Une clarté si limpide grise à certains instants : comme si ces montagnes polaires n'existaient pas et en même temps sous mes yeux. Il se trouve des mines de charbon. Parce que des milliers d'années ou de siècles auparavant s'allongeaient non des glaciers, uniquement des glaciers, mais prospérait une forêt vierge laquelle a péri quand l'ère du froid est survenue et s'est déplacée, imprimée dans les continents qui bougent toujours, d'un millénaire à l'autre. Mon bateau chargeait de la houille, du charbon. Et puisqu'il y a du charbon là où la forêt vierge s'est pétrifiée, s'est endormie (comme on dit pour nous en allumant le cerge) il se rencontre parfois dans ces centres de la terre, ici ou là, des diamants venus du charbon.

Eh bien ! je vais connaître peut-être cette transmutation, cette pierre précieuse Valais, en franchissant avec mes poèmes et avec lui, le Valais tel que je l'ai touché, qui s'est anéanti ici au bord du Rhône et en même temps a filé en se cristallisant en moi. Je vous rencontrerai vous aussi, qui sait ? - quand je serai de l'autre côté.

Voilà mon regard d'aujourd'hui.

La polémique ; le mystère ensuite.

Les pays sont des passants perpétuels.

## **9. *Privilégiez-vous les études classiques ?***

Je crois à des études - latin, grec, philo sont des pierres d'angle - qui articulent l'intelligence à la vie, non à ce qu'on appelle, en la rétrécissant, la société.

Elles ne spécialisent rien mais permettent ensuite de choisir, de se choisir.

On doit pouvoir faire face à tout ce qui s'ouvre, mises au point ou réflexions faites, comme un homme politique qui doit pouvoir prendre n'importe quel dicastère dans un gouvernement.

Admettez un élitisme social : la culture qui prévient la pire technocratie.

Je ne serai effacé par aucun uniforme.

Ce que permettront ces études, voilà leur morale.

Agir peut-être.

En tous cas travailler à comprendre.

Et *faire* « en ne faisant rien » selon la formule bouddhique de Ramuz.

**10. Quelle question (la question des questions !) auriez-vous aimé que l'on vous pose ?**

Sur la femme. Mais je pense qu'on ne peut la faire surgir cette question et qu'elle est là, cachée sous tant d'affirmations contradictoires, de négations outrées, le balluchon quotidien déposé partout.

Or si la vraie question était posée, la réponse juste jaillirait aussi. J'ai l'étrange impression que je connais la réponse. Or je ne puis à moi-même l'énoncer. On délire en imaginant la femme et on s'asphyxie en survulgarisant à l'infini. Le plus bête, le plus confus se vend. J'en viendrais à croire au voile. Non, la pudeur et la nudité doivent pouvoir à leurs instants, même à l'improviste s'accorder. Le mystère devrait être revécu. Il faut avoir les yeux du Tintoret peignant Suzanne et non ceux des deux célèbres vieillards : par chance, par la sainte police, les questions, la colère d'un garçon qui sera le prophète Daniel, promis à la lapidation. Pas à cause des yeux de leur visage qui avaient aperçu Suzanne se baignant, à cause des yeux de leur âme.

Je vous conterai tout à l'heure cette histoire typique, un drame.

A travers mes faiblesses et mes simplicités directes, je crois que la sexualité est liée à l'esprit. Pour le meilleur, le plus fécond de la vie.

Et je suis saisi par ce poème que l'Apôtre Paul aurait probablement pu écrire et nous l'envoyer :

*Qui donc à l'amour  
A pu donner  
Son nom ?  
Il aurait dû l'appeler  
Tout simplement mourir*

Selon l'honneur ou la laideur, selon tout ce qui nous traverse.

Je me murmure toujours des poèmes qui vont vers elles ou Elle. J'ai toujours été guidé par l'absolu et parfois le verre d'eau.

Aujourd'hui si âgé :

*Dans la paume de ma main  
Un peu d'eau (un instant)  
A réfléchi la lune  
Y était-elle vraiment ?  
Tel fut mon passage en ce monde*

Ai-je connu, répondu à cette vérité de l'autre ? Le monde entier y est.

Je vous parle par l'intermédiaire de poètes japonais du Xe siècle ! Un moine ou une dame, puis un haut fonctionnaire.

Pour en arriver à dire que je voudrais tout unir, ne jamais oublier ni le corps, ni l'essence de ce corps, ce qui s'envole et y demeure passagèrement.

A l'intérieur de cette société qu'en plusieurs de ses parties je suppose condamnée comme les deux vieillards, s'exécutant elle-même, j'ai l'idée que chemine un Troisième Testament, par l'impasse, l'inadmissible même soulevé, émergé, celui de l'Esprit, de la Troisième Personne divine. Et c'est la femme que je perçois, privilégiée au centre du bien et du mal. La servitude subie l'a préparée. N'a-t-elle pas l'art de marier sa vie à la vie ? La nature aussi, du ciel aux papillons, aux lacs qui tremblent, sera sauvée. Finies ces agonies de toutes sortes. Elle est la clef de ce monde avec tout ce que couple, sexualité, virginité représente, harmonieusement, inséparablement parfois jusque dans le pire délabrement de l'existence.

Il faut essayer de vivre une relation au mystère - qu'il ne se détruise pas, ne nous détruise pas mais s'épanouisse en nous. La femme a le secret si actif en elle, même si elle l'ignore, même si elle est pillée. Le viol aujourd'hui passe par les médias, le viol pour tous. J'ai eu souvent l'impression dans les villages que ce qu'il y a de plus pur, de plus religieux se réfugiait en elle. Mais il faut une formidable décantation.

Je vois sur le plan social ce que je voyais à vingt ans sur le plan intime, en cherchant l'autre moitié de moi-même.

## QU'EST-CE QUE LA BEAUTÉ ?

« Suzanne et les deux vieillards ». Ouvrez Le Livre de Daniel dans l'Ancien Testament.

Je prends un raccourci :

On se trouve dans une petite communauté juive, lors du grand exil à Babylone, l'an 600 avant le Christ.

Deux vieillards, et qui étaient des juges, séduits par l'extrême beauté d'une mère de famille, se dissimulèrent dans le jardin de sa villa. Ils la guettaient et gémissaient de désir, précise l'Écriture, alors surgis des buissons ils se jetèrent sur elle qui se baignait toute seule, après avoir congédié ses servantes (c'était l'été). - «Ou tu nous cèdes, ou nous t'accuserons de t'avoir prise sur le fait, étreignant un amant qui nous a échappé.» Voilà l'ombre de la mort sur l'adultère... A moins de céder et de l'être vraiment, adultère. - «Je ne pêcherai pas devant le Seigneur ! » cria la femme. Leurs pattes la saisissent, ils l'entraînent et racolent les anciens dans la rue. Le jugement sera public. On la dévoile de nouveau sur la demande expresse de ses accusateurs qui voulaient, l'Écriture le

reprécise, « s'en repaître ». Puis on se prononce, la sentence vole sur elle : « Immolez-la ! »

Quand Dieu réveilla l'esprit saint d'un adolescent qui passait.

Qui fonça sur le tribunal déjà en route avec son greffier récitant à haute voix le crime qui devait être connu de tous, tous devenant juges.

- Non, non, je suis pur du sang de celle-ci !

Ils hésitent.

- Eh bien ! viens siéger.

- Séparez les deux vieillards, je les interrogerai.

- Toi, sous quel arbre tu l'as vue faire l'amour ?

- Sous un acacia.

- Et toi ?

- Sous un cyprès.

Daniel leur lança :

« menteurs ! Vous êtes des salauds-nés (je traduis Daniel) vous avez vieilli dans le mal. La beauté vous a égarés, la passion a perverti votre coeur. L'Ange de Dieu, glaive en main, se prépare pour vous casser les reins (il se tourne vers l'un), vous scier par le milieu (il se tourne vers l'autre).

Le tribunal pousse une clameur.

Les cailloux attendent au coin du pré.

Afin d'obéir à la Loi de Moïse, on les tua à coups de pierres aussitôt et le sang innocent fut sauvé ce jour-là.

Ce jour-là où les cris en rafales nous renversent, tous louèrent Dieu pour la vie de Suzanne.

- Qu'est-ce que la beauté ? me direz-vous, la beauté d'une femme.

- Ce que voit l'Eternel.

Un poète la pressent déjà en regardant les arbres.